

retombé dans les ténèbres de la nuit.

Elle drapa les plis de son étrange voile autour de ses cheveux bruns et reprit le sentier en disant :

— Lory va chercher du pain, chez Simonne, Lory a faim... Lory a bien faim...

Valréaz la regarda s'éloigner d'un air pensif, puis, quand elle eut disparu au détour du sentier, les deux hommes reprirent leur marche dans la direction opposée.

— La position de cette pauvre fille est navrante, et, malgré vos bontés pour elle, elle n'a pas des soins que nécessiterait son état; elle a certainement eu un éclair de lucidité quand vous lui avez parlé de son père... elle n'a pas plus de vingt-cinq ans et à mon avis, ce serait un crime de ne point tenter de la guérir.

— L'arracher à ses falaises, c'est la tuer sûrement.

Et Siméon Anquetil ajouta :

— Nous avons essayé de la garder à la ferme pendant les grands froids de l'hiver, mais inutile, si vous voyez comme elle est agitée et chagrine quand on l'empêche d'aller et venir où elle veut; coûte que coûte, il fallait qu'elle aille le long des falaises, et puis, l'on n'est pas heureux dans ces maisons-là; dans notre village au moins, elle a des amis, si elle faisait du mal, je comprendrais, mais elle est douce comme un agneau.

— N'en parlons plus, quoique je pense que, rendre la raison à un fou, c'est lui redonner la vie, c'est ressusciter un mort, mais laissons cela et dites-moi... celui qu'aimait cette pauvre fille n'a jamais reparu ici... comment l'avait-elle connu?...

— Ah! fit Siméon en riant, vous grillez d'envie d'entendre l'histoire de Lory Périn, je vais vous conter ce que j'en sais; ce n'est ni long, ni bien intéressant.

— Elle m'intéressera, j'en suis sûr.

Tout en causant, les deux hommes avaient gagné un petit tertre qu'ombrageaient de gros tilleuls.

— Ça fait du bien de se reposer un peu, opina le fermier en s'asseyant avec satisfaction et, s'épongeant le front avec son mouchoir à carreaux rouges et jaunes.

— On est bien là pour écouter, répondit Valréaz, en s'étendant de tout son long

sur l'herbe courte et verte comme un frais gazon.

Siméon Anquetil toussa, se moucha et commença son récit.

VI

Auguste Périn était douanier, mais un douanier dont la réputation de finesse et d'habileté était connue bien loin.

Il avait perdu sa femme et vivait seul avec sa fille, Lory, dans une petite maisonnette sur la falaise.

Lory avait alors dix-sept ans, et chacun dans le pays parlait de la beauté de la fille de Périn; plus d'un garçon de Saint-Martin n'avait d'autre promenade, le dimanche, que de grimper sur les falaises dans l'espoir d'apercevoir un instant la jolie fille du douanier.

Lory ne semblait pas savoir qu'elle était belle, elle ne faisait pas attention aux amoureux, elle ne pensait qu'à être agréable à son père, à raccommoder son linge, ses effets.

La propreté et l'ordre régnaient dans la demeure de Périn; la jeune fille trouvait toujours quelque chose à donner aux pauvres qui s'adressaient à elle, on vantait sa timidité, son chaste maintien, enfin, tout le monde n'avait qu'une voix pour la louer et en dire du bien.

Mon fils Octave rougissait et pâlisait quand on prononçait devant lui le nom de Lory et je me disais :

« J'aurai une bien jolie bru... car la petite venait à la ferme chercher du lait, des oeufs, et quand Octave était là, c'était toujours à lui qu'elle s'adressait de préférence.

Auguste Périn était un ami, il était rare que nous n'allions pas faire, le dimanche, notre partie de piquet ou de bésigue, pendant que Lory brodait ou travaillait à quelque colifichet comme affectionnent toutes les femmes, en babillant avec ma fille et Simonne, ses deux plus chères compagnes, mais, voyez-vous, monsieur, l'homme ne peut jamais compter sur rien ici-bas; marier Octave et Lory, eût été notre satisfac-